



SUD – DOUALA REPENSE L'HUMAIN DANS L'URBAIN



Il y a dix ans, Marilyn Douala Manga Bell et Didier Schaub, fondateurs de Doual'art – centre d'art contemporain majeur de la capitale économique du Cameroun – décidèrent d'initier un laboratoire d'expérimentations artistiques urbaines. Le SUD, "Salon Urbain de Douala" se présenta donc au public pour sa première édition en 2007, sous la forme d'un festival triennal international d'art public. Là où, depuis de nombreuses années Doual'art s'impose comme un acteur et un vecteur artistique incontournable du continent, le SUD propose une semaine de festivités tous les trois ans, comme ponctuation de cette vitalité artistique. SUD2017, qui aura lieu du 5 au 10 décembre, a pour thème « la place de l'Humain », un thème qui pourrait paraître bien vaste mais sur lequel Cécile Bourne-Farrell, curatrice de cette édition nous éclaire par ses réponses.

L'urbanité prenant ses attributs là où l'humain voit s'ébaucher ses faiblesses, l'idée d'y repenser « la place de l'Humain » pourrait s'avérer bien périlleuse. Malgré l'anthropocène qui vise à adapter la nature aux intérêts de l'Homme dans une frénésie de rentabilité, nos sociétés tentent de gérer au mieux cet agencement collectif en y appliquant tant bien que mal la fameuse "Déclaration des droits de l'Homme". Le philosophe Michel Serres disait en 1990 dans *Le contrat naturel*, "Comme le contrat social, la Déclaration ignore le monde et reste silencieuse à ce sujet. Nous ne connaissons plus le monde parce que nous l'avons conquis. Qui respecte les victimes ?" Malgré ce constat qui pourrait paraître bien pessimiste, Cécile Bourne-Farrell nous rappelle que la démesure de l'humain dans sa dimension imaginaire produit les effets des plus surprenants sur nos sociétés, quand on les considère sous l'angle artistique.

Marynet J : Bonjour Cécile Bourne-Farrell. À l'image de sa thématique, les objectifs du SUD2017 mené par doual'art sont ambitieux. Quelles sont les forces mises à disposition par doual'art pour couvrir toutes les facettes de cet événement annoncé comme un "laboratoire" ?

Cécile Bourne-Farrell : Doual'art est un laboratoire qui s'est positionné dès le début non seulement dans son centre mais vers l'extérieur, pour la ville et ses habitants. Sans relâche, doual'art a développé des partenariats sur le long terme avec les artistes, citoyens et intellectuels locaux, de la diaspora et internationaux. Cette capacité de ralliement autour de la culture a développé au cours du temps des liens privilégiés avec la ville, mais aussi dans le monde entier. Ce rayonnement est nourrit de ces échanges au service des projets artistiques, c'est une situation unique.

M.J : C'est donc sur cette « capacité de ralliement » que le SUD mise pour se déployer au delà même des habituelles formes de manifestations d'art contemporain, en proposant des objectifs qui touchent à des sujets de citoyenneté ?

C B-F : Face au constat d'une certaine méconnaissance organisée des droits fondamentaux, accompagnée d'une amnésie généralisée sur l'histoire récente du pays, les artistes comme les intellectuels sont porteurs de questions que nous proposons de restituer de façon visuelle dans l'espace public. Ce travail d'équipe me passionne, car des mondes qui ne se connaissent pas se rencontrent et se parlent. C'est l'objectif de ce SUD qui se « décline » sous quatre thématiques. L'une concerne l'ancrage dans l'Histoire contemporaine du Cameroun, l'autre la Parole à la jeunesse et l'importance du récit, une troisième porte sur la question du rapport de l'humain à l'urbain et la dernière sur la façon dont les artistes se s'emparent de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme.



M.J : Les précédentes éditions du SUD ont abordé les sujets des mécanismes sociétaux urbains en 2007, le rôle de l'eau comme nécessité et comme imagerie collective en 2010 et les réappropriations imaginaires des espaces publics de la ville en 2013 avec « Douala Métamorphose ». Cette année le SUD intègre des projets liés aux programmes scolaires, une étude sur la perception des droits humains par la population, et met en place un concours national d'arts plastiques pour que la jeunesse exprime ses volontés de changements. Le SUD s'est donc toujours tourné vers une dimension engagée de la production artistique, pourtant on ne peut omettre que nombreux artistes ne produisent pas forcément de discours orientés politiquement. Comment abordez vous la pluralité des intentions et des points de vue?

C B-F : Chaque Sud s'est mis en place avec des intentions différentes, ce qui les réunit est le désir de développer avec les citoyens des dialogues ouverts qui interpellent le quotidien de la ville et ses usages. Preuve en est encore aujourd'hui puisque la « Nouvelle Liberté » de Joseph Sumégné inaugurée il y a de cela 10 ans pour le 1er SUD est devenue l'icône visuelle des musiciens et de toute personne qui s'identifie à la ville. Le rôle des artistes dans le SUD2017 est celui de remettre l'humain au centre des préoccupations que ce soit de façon poétique, historique, performative, linguistique, virtuelle, dessinée, écrite, projetée ou symbolique, tout est possible !

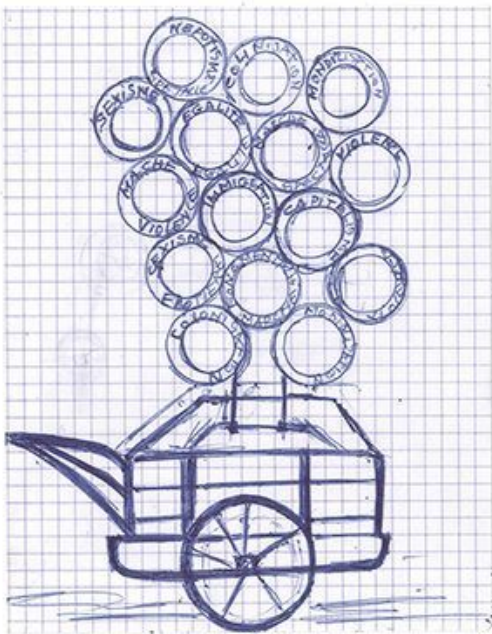


Sylvie Blocher, Etude pour l'installation « Bien que je n'en ai pas le droit, je vous présente mes excuses » – Carrefour Mobil Bonakouamouang, Douala, 2017.

M.J : 16 artistes nationaux et internationaux présenteront des oeuvres portant une réflexion sur « la place de l'Humain » : Mustapha Akrim (Maroc), Iván Argote (France/Colombie), Sylvie Blocher (France), Justin Ebanda (Cameroun), Justine Gaga (Cameroun), Erik Goëngrich (Allemagne), Lucas Grandin (France), Chourouk Hriech (France/Maroc), Jean-Jacques Kanté (Cameroun), Michèle Magema (France/RDC),

Jean-David Nkot (Cameroun), the Trinity Session (Afrique du Sud), Kamiel Verschuren (Hollande), Hervé Yamguen (Cameroun), Emile Youmbi (Cameroun) et Hervé Youmbi (Cameroun). Comment s'est passée l'élaboration de leurs projets d'installation dans l'espace public de Douala et quelles sont ces propositions ?

C B-F : Ces 16 artistes proviennent d'horizons différents et complémentaires. La diversité de leurs propositions qui vont être inaugurées de façon festive viendront enrichir la ville de ponctuations sensibles. Nous avons souhaité être ambitieux dans les propositions, à la condition qu'il y ait un véritable ancrage entre les idées et le contexte dans lequel les projets vont vivre à long terme. Nombreux artistes comme Erik Goengrich, Lucas Grandin, Kamiel Verschuren, Jean Jacques Kanté, Justin Ebanda, Mustapha Akrim et Chourouk Hriech et Hervé Yamguen. ont ainsi décidé de réaliser des workshops et des projets dans des collèges partenaires, D'autres ont procédé à des collaborations étroites avec la société civile comme Hervé Youmbi. Sylvie Blocher a une démarche plus subjective, car elle travaille sur le fait de présenter ses excuses pour ce qui a été fait au Cameroun durant la période coloniale. Justine Gaga propose une œuvre monumentale, un véritable monument au don et aux mots soigneusement choisis. Kamiel Verschuren envahira les panneaux led de la ville d'une vidéo d'écriture à la main des articles de la Déclaration des Droits de l'Homme. Comme déjà communiqué dans IAM par Claire Nini, Michèle Magéma a réalisé en février une performance extraordinaire au Théâtre-source Didier Schaub à Ndogpassi, autour de l'héritage colonial. Ici, pour le SUD2017, elle a proposé d'installer un E-Tree, un arbre équipé de plaques solaires qui servira à la fois d'ombrage, de source d'électricité pour tout un chacun, et de placette locale de relation au global.



M.J : Ce concernant, chez IAM nous nous faisons témoin du travail des artistes plasticiennes, or pour le SUD2017 seule Justine Gaga représentera les voix féminines camerounaises. Pourtant, les artistes dont les productions sont de qualité ne manquent pas. Quels sont donc les choix curatoriaux qui ont décidé de cette sélection ?

C.B-F : La sélection des projets s'est faite selon les critères proposés, à savoir qu'il fallait au moins avoir exposé dans un lieu public et démontrer par le parcours artistique des dispositions à participer à un projet collectif. Nous avons rencontré nombre d'artistes du Cameroun et de la diaspora, malheureusement nous avons constaté que peu d'artistes femmes ont effectivement déjà travaillé à l'échelle de la ville et ses publics. Hormis ce domaine, je

peux vous assurer qu'il y a des pépites au Cameroun, notamment une jeune génération d'artistes femmes comme Aurélie Djéna qui a gagné le premier Concours Jeunes Espoirs 2017 organisé cette année par doual'art (3).

M.J : De par le fait que le Cameroun est un vivier de penseurs et d'intellectuels, Douala est une ville très écoutée et observée par la scène artistique du continent. Comment avez vous abordé ce thème important qui tente de repenser les grandes lignes de notre incidence à tous, humains, sur notre environnement proche et lointain ?

C B-F : Nous faisons tous le constat de l'abîme qui existe entre les discours et les réalités de la vie, du terrain. Parce que ces écarts nous fatiguent, proposer pour le SUD2017 de parler de « La Place de l'Humain », c'est s'interroger sur celle qu'on veut bien lui réserver à Douala, mais aussi ailleurs. Lorsqu'il m'a été proposé de réfléchir sur la question des droits de l'homme il y a 2 ans, nous avons tout de suite mis en place un comité scientifique constitué de personnes locales compétentes sur le sujet (1). Des outils méthodologiques nous ont permis de réaliser une enquête anthropologique sur la façon dont les droits fondamentaux étaient abordés dans les manuels scolaires d'éducation civique, et nous avons organisé des ateliers animés par un juriste, des artistes, historiens et pédagogues dans des établissements scolaires. Ce travail de fourmi a fomenté nos recherches et les projets des artistes autour de la place privilégiée que nous avons réservée à la jeunesse, car elle représente 65% de la population camerounaise.



Hervé Yamguen, Atelier de décryptage de signes et symboles, Ecole New Bell aviation, SUD2017 – Image Cléopée Moser

M.J : Les rencontres Ars&Urbis qui sont coordonnées cette année par la philosophe/journaliste Séverine Kodjo-Grandvaux, sont des espaces d'échange et de production intellectuelle et ont lieu avant et pendant les festivités. Elles réunissent un panel de chercheurs aux profils variés. Qui sont ils cette année et quels ont été les sujets débattus ?

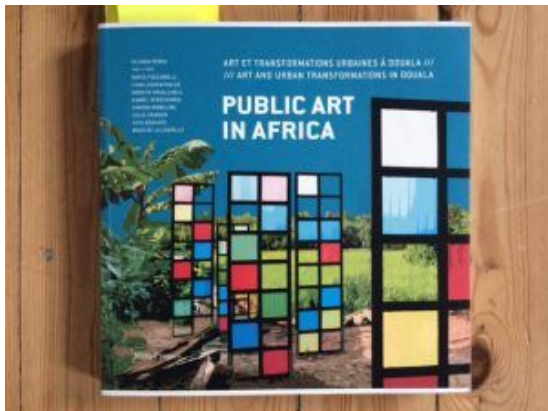
C.B-F : Le SUD2017 est un processus qui a débuté avec les premières rencontres Ars&Urbis, qui permettent de décroquer et ouvrir notre champ d'expertise. Ars&urbis a été initié pour nourrir, enrichir les propositions artistiques, ces rencontres sont ouvertes et gratuites. Pour le SUD2017, la première rencontre autour de la thématique de « La Place de l'Humain » a eu lieu en octobre 2016 avec Jean Yango, urbaniste, Amal Bernoussi, psychologue et philosophe, Marthe Minsta spécialiste en droit foncier, Justine Ngum Kwachu Kulche de Women in alternative action, Marcel Kouandou, anthropologue qui a mené l'enquête pour le comité

scientifique, Nadège Ngouegni, médiatrice culturelle, Simon Degaulle Moukala, juriste, Fabian Eboussi Boulaga, philosophe, Cynthia Fleury, philosophe et psychologue et Jean Eudes Bem, du Centre International des traditions et histoires.



Hervé Youmbi en repérage, quartier de New Bell, SUD2017.

Ces processus d'échanges sont nécessaires, de nombreuses questions ont émergé, comme celles de la question de la synchronisation du temps entre celui observé par la tradition et celui d'aujourd'hui. Mais aussi, comment créer des dynamiques citoyennes et un vocabulaire partagé pour construire le contrat social ? Quel est le rôle de l'artiste dans la société civile ? Comment les artistes participent à construire, une histoire collective ? Comment accroître la qualité de nos relations ? Pour les rencontres Ars&Urbis qui auront lieu en décembre 2017, Séverine Kodjo-Granvaux a choisi des thématiques qui s'articulent sur trois panels, « Au cœur de la cité », « Construire l'avenir » et « faire œuvre d'humanité » avec Jean-Charles, Yasmine Terki (architectes), Hans Simo (urbaniste), Ivan Argote (artiste), Geneviève Koubi (chercheuse),



Hemley Boum (écrivain et professeur), Hervé Yamguen (artiste), Nathalie Etoke (écrivain et professeur), Chourouk Hriech (artiste), Bonaventure Soh Bejeng Ndikung (curator), Jean-Godefroy Bidima (philosophe), Sylvie Blocher (artiste) et Séverine Kodjo-Grandvaux (philosophe). Et un quatrième, plus centré sur les projets artistiques du SUD2017, pendant lequel Elvira Dyangani Ose va échanger avec Michèle Magma, Erik Goengrich et Trinity Session (artistes), Iolanda Pensa (chercheur) et Ntone Edjabe (écrivain). Cette communication est très attendue de la scène artistique locale et internationale.

internationale.

Ce qui est important pour le SUD, c'est que les habitants de la ville expérimentent et vivent les œuvres, que les professionnels puissent voir et rendre compte des projets in-situ et s'imprégner des enjeux que cette triennale offre à Douala.

M.J : Une publication ou une quelconque restitution pérenne est elle prévue à l'issue de ces rencontres Ars&urbis ?

C B-F : *Comme pour le dernier SUD un documentaire réalisé par Laure Poinot sera produit. Cette année a vu aussi la première publication bilingue rassemblant tous les projets réalisés pour les SUD et doual'art depuis 1991 : "Public Art in Africa, Art et transformations urbaines à Douala"(4). Nous envisageons également de réaliser une publication bilingue qui puisse rendre compte de la méthodologie, des rencontres, des projets des artistes et de leurs réceptions. Nous sommes actuellement en discussion avec un éditeur africain.*



Justin Ebanda, « Station de la mémoire », Terminus St Michel, Douala, SUD2017

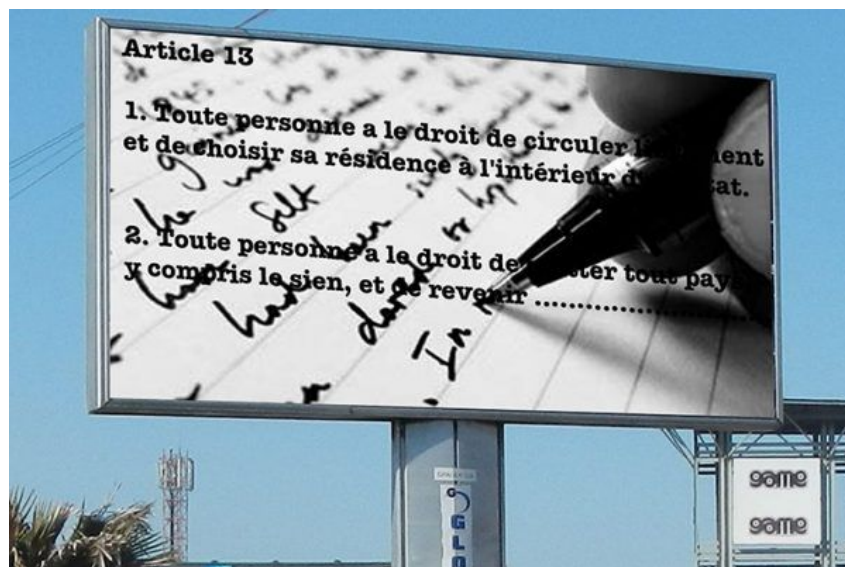
M.J : Une des volontés du SUD2017 est de parler des déshumanisations opérées par l'idéologie coloniale du continent européen, celui ci même qui se proclame défenseur des droits de l'Homme. La décolonisation des savoirs est un combat que mènent de nombreux penseurs, bien que l'on déplore le manque de réactivité des politiques sur ces sujets. De quelle manière le SUD va t-il permettre d'ouvrir la voie au débat ?

C B-F : *« La Place de l'Humain » ne peut être consensuelle, elle est vitale et a pour objectif de décoloniser les pensées, revisiter notre relation à nous-même et au monde dans un pays qui a subi les traumatismes des colonies et les conséquences de la Françafrique qui perdure. Si 70 ans nous séparent de la ratification des droits de l'Homme, la première charte des droits humains est africaine et date du XIIIème siècle (Manden, 1222) (2). Il y a des millions de façons d'être en relation au monde, mais « comment peut-on comprendre le Cameroun d'aujourd'hui si l'on ignore que c'est dans la guerre qu'il a été enfanté »(5). Jean David Nkot travaille sur ces faits historiques souvent ignorés des jeunes générations dans son projet hommage à Ruben Um Nyobé. Le travail de Sylvie Blocher quant à lui prend à partie les autorités françaises qui ne se sont toujours pas excusées pour ce qui a été commis ici au Cameroun.*



Justin Ebanda, « Station de la mémoire »(détail), Douala, SUD2017, image Cléophée Moser

Si l'invention de l'humanisme vient des lumières occidentales, il n'en demeure pas moins qu'entre les discours et leurs applications il y a un gouffre ; celui de l'esclavagisme et peu après du colonialisme. Si Lamartine en 1835 utilise le terme « humanitaire » pour la première fois, la traite des esclaves a rendu les hommes jetables, ils ont été des marchandises durant plus de 300 ans. On oublie trop souvent qu'en France la fin de l'esclavagisme est seulement votée en 1848, et il a fallu le 21 mai 2001 pour que la loi Taubira l'institue comme un crime contre l'humanité. Le processus colonial s'est construit autour de pulsions génocidaires, comme le dit Achille Mbembe dans "Politiques de l'Inimité" (p.106) lorsqu'il cite "Les Damnés de la Terre" de Frantz Fanon. Ce SUD2017 veut marquer la nécessité d'ancrage des savoirs et d'un rapport au monde concret. Le SUD offre à la ville des marqueurs visuels, des espaces ouverts de vie et d'espoirs partagés, comme pourra l'être, nous l'espérons le remarquable projet de Michèle Magéma.



Kamiel Verschuren, « Rewriting the universal declaration of Human Rights », 2017

M.J : Les hautes sphères politiques sont elles, selon vous, suffisamment à l'écoute des propositions qui émergent de ces voix artistiques ?

C B-F : L'équipe de doual'art fait un travail d'équipe exceptionnel pour chaque projet, comme on l'a vu récemment avec la collaboration mise en place pour le projet « Moving Frontiers »(6), fruit du post-diplôme de l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy en partenariat avec le SUD2017. doual'art innove, tisse des liens au service des projets artistiques et des habitants. La ville a bien compris qu'elle a tout intérêt à collaborer, et à coproduire le SUD. Pour la première fois, une convention entre la Communauté Urbaine et doual'art a été ratifiée qui engage la ville dans la réalisation des œuvres et la maintenance de celles déjà existantes. Enfin, doual'art se voit légitime du travail remarquable qui a été fait. De nombreux projets sont à l'étude pour l'aménagement de certains quartiers pilotes de la ville. Mais cela est une histoire encore à venir.

M.J : Vous me disiez qu'il y a «des millions de façons d'être en relation au monde », or cette relation est aujourd'hui très influencée par Internet. L'espace public prend aussi place dans les espaces dématérialisés. Pouvez vous nous dire un mot sur cette volonté du SUD à tester “des outils de communication et d'insertion dans un monde en changement, virtuellement sans frontière” ?

C B-F : L'accès à Internet est un des outils majeurs de développement. Les autorités camerounaises le savent bien puisqu'ils procèdent régulièrement à l'extinction des zones anglophones de son pays de peur de soulèvements de population. Le groupe de recherche Forensic architecture a démontré par exemple l'existence de camps de torture dans le Nord du pays (7). L'utilisation d'Internet permet aussi de désenclaver des régions entières et parfois aussi de mobiliser les gens dans le monde entier.

Pour ce SUD2017, il ne s'agit pas tant d'usages technologiques, que d'avoir enfin accès à des connaissances historiques qui sont absentes au pays (Alain Mabanckou parle d'amnésie dont le pays est frappé). Ce monde en changement est nourri de ce qu'on y apporte, des mises en réseaux et de la place qu'on veut aussi s'y donner. Les blogueuses comme Marielle MW, Carole Leuwé, Fidèle Ntoogue, Danielle Ibohn et les slameurs Lady B, Sadrake ou Le Berger nous le rappellent à chaque instant ! La mobilité physique des artistes du continent en général est si difficile entre les pays africains qu'Internet permet certains échanges, même si cela ne substitue en rien la dure réalité. Comme le dit Felwine Sarr : « La grande question, aujourd'hui et demain, est donc celle de notre appartenance au présent et au monde »(8).



Pour en savoir plus : www.salonurbainedouala.org

(1) Marilyn Douala Manga Bell, l'avocate Maitre Charlotte Nyeck, le pédagogue Michel Moukouri, le psychologue Erero Njiengwe, la médiatrice Caroline Ngoueni, le juriste Simon Moukala. (2) [www.ens.cm/files/syllabus lettres/SyllabusLettresV2I3 2011 446 463.pdf](http://www.ens.cm/files/syllabus%20lettres/SyllabusLettresV2I3%202011%20446%20463.pdf)(3) www.salonurbainedouala.org/2017/04/26/le-concours-jeunes-espoirs-2017 (4) « Public Art in Africa Art et transformations urbaines à Douala//Art and Urban Transformations in Douala », 2017, ed. Iolanda Pensa metispresses.ch/shop/public-art-in-africa (5) Thomas Deltombe, « La Guerre du Cameroun, L'invention de la Françafrique », ed. La Découverte, 2016, p.225 (6) moving-frontiers.ensapc.fr (7) www.forensic-architecture.org/case/cameroon (8) « Ecrire l'Afrique-Monde », Les Ateliers de la Pensée 2016, sous la direction d'Achille Mbembe et Felwine Sarr, ed. Philippe Rey, 2017, p.385

21.11.2017 – Article de Marynet J – Images: Courtesy of the artists, doual'art, SUD2017 & Cléopée Moser.

More about Marynet J Marynet J is an alumni of the RAW Academy Dakar session 1 and graduated in Art Essays and Criticism from Université de Strasbourg. As an art critic and a theorist she published for Ososphère, RadaR essai-critique, Cinewax and IAM. She takes part of the organization of the performance festival KinAct in Kinshasa and InAct in Strasbourg. Through a panafrican and post-digital gaze she studies allegorical memetic imagery on the Internet and in urban networks, African traditional knowledges, decolonial aesthetics, virtual and IRL cosmogonies, as well as computational subjectivations that draw the image of a connected future. Marynet J's productions cross disciplines and geographies to dissect the imagery of her generation, that of millennials.

Les billets IAM sont publiés dans leur langue d'origine | IAM blog posts are published in their original language.